

# 25 - 26 septembre 1944 – Le Front des Vosges

## Le Bataillon de Marche n° 4 libère Lyoffans et Andornay

En quelques jours la guerre change de visage. Depuis la Provence, la 1<sup>ère</sup> D.F.L. avait avancé de 600 kilomètres pratiquement sans combattre - l'affaire d'Autun mise à part. Elle s'était habituée au succès, aux acclamations, à la déroute de l'ennemi... La fête est finie. Brusquement la Division se trouve arrêtée devant une position où l'ennemi lui fait face. Dans le secteur de Lure, sont engagés le B.M. 5, le B.M. XI et le B.M. 21. Le 25 septembre, le Bataillon de Marche n° 4 s'empare de Lyoffans et d'Andornay qui seront conquis de haute lutte et au prix de nombreuses pertes.



Général BROSSET  
Commandant la 1<sup>ère</sup> D.F.L.

### PRELUDE A LA CAMPAGNE DES VOSGES

#### 25 septembre - 5 octobre 1944

A partir du 15 septembre, le commandement est réorganisé, les forces franco-américaines du général PATCH venant de la Méditerranée forment le VI<sup>ème</sup> groupe d'armées sous le commandement du général DEVERS. L'Armée B acquiert son autonomie tactique et prend le nom de 1<sup>ère</sup> Armée Française.

Toute la 1<sup>ère</sup> Armée Française est regroupée entre les Vosges et la frontière suisse, face à la trouée de Belfort. Du 7 au 20 septembre, la 1<sup>ère</sup> D.F.L. est dirigée vers Baume-les-Dames et Rougemont pour y relever la 45<sup>ème</sup> D.I. américaine.



L'infanterie de la D.F.L. en progression dans les Vosges

La 2<sup>ème</sup> Brigade au Nord-Est de Villersexel et la 1<sup>ère</sup> Brigade au Sud, le long du Doubs, avancent de quelques kilomètres dans un pays vallonné, couvert de prairies et de grandes forêts, jusqu'à MOFFANS, MIGNAGANS et ONANS.

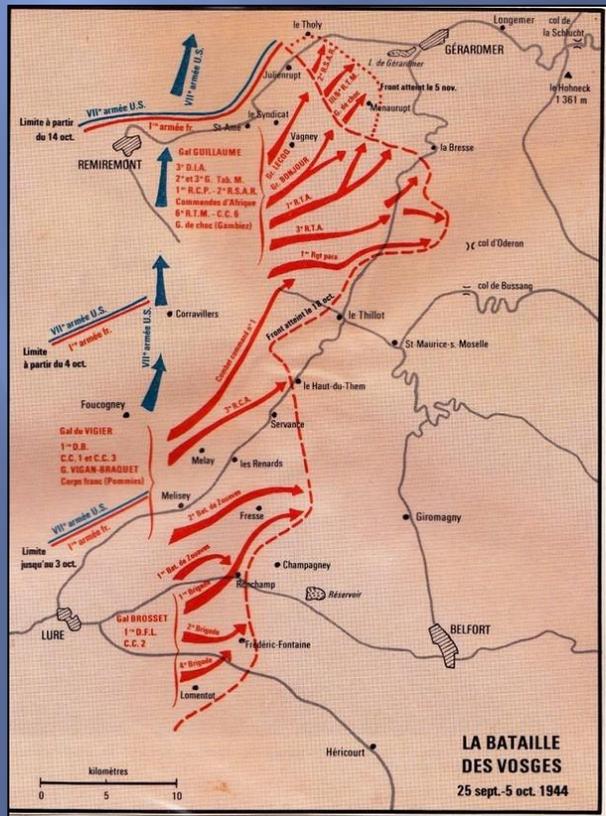
Le 21 septembre, la défense allemande se raidit sur tout le front et les deux brigades se heurtent à des positions solides au BOIS DE SAINT-GEORGES, dans la forêt de GRANGES et sur le plateau d'ONANS.

Dès le 25 septembre, la ligne de feu se stabilise, la 1<sup>ère</sup> D.F.L. s'étire sur un front de 25 kilomètres avec 7 Bataillons alignés. Le soleil a fait place à la pluie d'automne, froide et triste, continue, qui noie les bois, imbibes les prairies et la Division patauge dans la boue, encore en tenues d'été.

Les Tirailleurs souffrent particulièrement du temps et leur comportement au combat s'en ressent. On envisage de les remplacer avant l'hiver.

Le glissement de la 7<sup>ème</sup> Armée américaine voisine va contraindre la 1<sup>ère</sup> D.F.L. à s'étendre sur sa gauche et s'engager dans des actions défensives dès le 25 septembre. A la demande du chef du 6<sup>ème</sup> C.A. américain, MONSABERT se voit en effet obligé de couvrir son flanc sud et De LATTRE l'autorise à y consacrer un combat command de la 1<sup>ère</sup> D.B. qu'il fera appuyer par une action locale de la 1<sup>ère</sup> D.F.L. contre le village de LYOFFANS, au Sud de la R.N. 19.

D'après Yves Gras, La 1<sup>ère</sup> D.F.L. Les Français Libres au combat



1944-1945 – Parcours de la 1<sup>ère</sup> Division Française Libre



# 25 - 26 septembre 1944 – Le Front des Vosges

## Le Bataillon de Marche n° 4 libère Lyoffans et Andornay

AVEC LE BATAILLON DE MARCHÉ N° 5  
DANS LE SINISTRE BOIS DE SAINT-GEORGES

Par Alexis LE GALL, B.M. 5



« Nous avançons vers cette « trouée de Belfort » qui doit nous ouvrir le passage vers l'Alsace et le Rhin mais qui, coincée entre les Vosges et le Jura, constitue une espèce de goulot incitant à la résistance, une sorte de Thermopyles protégeant l'entrée en Alsace et en Allemagne, ligne de défense idéale que les Allemands ne vont pas manquer d'utiliser. Et ils vont l'utiliser d'autant mieux que le pays est une suite de boqueteaux et de forêts faciles à défendre.

Effectivement les camions nous déposent bien avant Belfort, dans cette région boisée où nous entamons, à travers la campagne, une marche d'approche vers on ne sait trop où. Car, autant il était précédemment facile de se repérer par rapport à des lieux connus comme Toulon, Avignon, Lyon, le Beaujolais, etc..., autant ici tout paraît se confondre au milieu de ces prairies et surtout de ces bois. (...)

Nous entrons bientôt dans une forêt, où les allemands se seraient, nous dit-on, retranchés.

Nous y remplaçons des Américains qui, grâce à leurs véhicules et au carburant qu'ils s'approprient en priorité, nous y ont précédés. Dans la nouvelle organisation décidée par l'Etat-Major, les Américains (*il s'agit du 6ème C.A. qui a débarqué en même temps que nous en Provence et progresse, depuis, sur notre droite*) vont se porter plus au Nord et laisser à la 1<sup>ère</sup> Armée Française tout le secteur Sud jusqu'à la Suisse. Nous nous trouvons entre LURE, sur notre gauche, et VILLERSEXEL derrière nous, et le bois où nous pénétrons, le BOIS DE SAINT-GEORGES, nous allons finalement bien le connaître car nous allons devoir y séjourner pas mal de temps.

Notre première prise de contact est originale. MONA, toujours aussi intrépide, part reconnaître le terrain, accompagné de son ordonnance (*un de nos Tirailleurs du Cameroun*) et nous entendons, presque aussitôt, des échanges de coups de feu. Nous sommes soulagés de les voir revenir tous les deux. Mona est tout excité. Ils se sont trouvés, nous dit-il, brusquement en face d'un Allemand qui les a aussitôt ajustés au *Mauser* et, sautant chacun d'un tronc d'arbre à l'autre, ils se sont tirés dessus mutuellement jusqu'à ce que l'Allemand, menacé de débordement, ne se décide à se replier.

Ils s'en sortent sans une égratignure mais nous savons désormais que l'ennemi est tout proche et que la plus grande prudence est de rigueur.

Finalement nous nous installons en appui de nos voltigeurs mais sans pouvoir les aider beaucoup car, dans le bois, nous ne disposons d'aucune visibilité.

Ainsi va commencer une guerre de position, à la manière de 14-18, qui va s'éterniser ; entrecoupée de patrouilles, de coups de main, d'échanges de tirs. Suivant leur habitude, les Allemands vont utiliser des mines anti-personnelles pour se protéger et plusieurs d'entre nous en seront victimes. On nous présente des nouveaux modèles inconnus et d'autant plus dangereux qu'ils sont à base de bois ou de plastique, donc indécélables pour nos « *poêles à frire* ».

Dès notre installation commence une pluie d'automne (*nous sommes fin Septembre*) qui ne va plus s'arrêter et va nous rendre le séjour insupportable. Nous avons toujours les tenues d'été que nous portions en Italie et pour le débarquement et seule la capote est censée nous protéger des intempéries ; pauvre capote, qui, pendant des jours et des jours, restera imprégnée d'eau, doublera ou triplera de poids et nous maintiendra, nuits et jours, dans un bain continu, de plus en plus glacé à mesure que les jours passent et que le froid s'installe.

Je grelotte et tout le monde grelotte autour de moi. Malgré la pluie, nous avons, comme d'habitude, creusé nos trous individuels que, le jour, on regarde consternés car ils se remplissent jusqu'à déborder de cette eau du ciel qui ne s'arrête pas. Le soir, avant de s'y allonger pour quelques heures de sommeil, pendant qu'on n'est pas de garde, on les vide comme on peut en écopant avec les boîtes de conserve vides. Et l'on s'y réveille, quelques heures plus tard, avec l'impression de mariner dans une baignoire. (...)

Tout autour de nous les accrochages continuaient. Nous enregistrons des pertes mais l'ennemi continuait à s'accrocher.

Enfin, après quinze jours à trois semaines de ce régime, nous fûmes relevés et transférés dans le secteur de LYOFFANS, plus au Nord.

*Alexis Le Gall*

# 25 - 26 septembre 1944 – Le Front des Vosges

## Le Bataillon de Marche n° 4 libère Lyoffans et Andornay

### LES COMBATS DE LYOFFANS ET D' ANDORNAY

Le 25 septembre, c'est le Bataillon de Marche n° 4 qui reçoit l'ordre de s'emparer de LYOFFANS. Le Bataillon du Commandant BUTTIN est arrivé dans la région où ses patrouilles se suivent en liaison avec les autres unités, sans qu'on puisse, dans ce pays très couvert et vallonné, et par une température exécrable, situer le contour exact des positions ennemies.

Il faudra toute la journée et des prodiges de courage pour s'emparer du village défendu maison par maison par l'ennemi, puis du cimetière où les allemands se sont retranchés, et auquel l'assaut sera donné six fois alors que les tombes sont éventrées par les obus. Les S.S. tiendront jusqu'à la nuit avant de se replier jusqu'aux lisères des bois situés à l'Est de la route Moffans-Lyoffans.

L'attaque de LYOFFANS coûte 21 morts au Bataillon : 18 Tirailleurs Africains ainsi que l'Aspirant René GEOFFROY, le Sergent-chef Armand DEVILLERS et le Sergent Jean NIELLI.

Le lendemain la prise d'ANDORNAY sera tout aussi dure. La résistance ennemie y est farouche. En face ce sont des S.S. bien abrités dans leurs trous aménagés avec soin, des fanatiques auxquels leurs chefs ont promis l'épaulette s'ils « *tenaient* ».

Aussi l'avance est-elle lente et coûteuse : canons automoteurs, mortiers et armes automatiques de l'ennemi font des ravages parmi les Tirailleurs et leurs cadres.

### LA LIBERATION DE LYOFFANS PAR LE B.M.4

*Racontée par Madame VUILLEMIN  
institutrice à Magny-Jobert*

Le 25 septembre, la 2<sup>ème</sup> Compagnie du Bataillon de Marche n°4 venant de ROUGEMONT passe le Rognon près du Moulin Billotte et progresse dans le chemin de la Bouillie, ayant pour objectif l'église de LYOFFANS ; la 3<sup>ème</sup> Compagnie venant de la forêt de RACENET progresse en direction des BARAQUES dont le château d'eau est son objectif.

Ce matin du 25 septembre, les Allemands sont vigilants : le bombardement de la nuit, ils l'ont compris, est le prélude de l'attaque ; les relèves sont fréquentes.

Tout à coup, le tir de nos batteries les surprend. Les guetteurs restent à leurs postes mais l'arrivée des premiers soldats français les oblige à se replier : « *Achtung, schwarzen Soldaten !* ». La plupart sont faits prisonniers.

La 3<sup>ème</sup> Compagnie voit sa progression arrêtée par le feu des armes automatiques allemandes.

Nos batteries de 220 et 155, placées à VUILLAFANS, la VERRERIE et ROYE arrosent le terrain et la progression reprend.

Les Français s'emparent du Moulin de la CUDE ; puis ils progressent à travers les champs du CHANOIS en direction des BARAQUES, mais les armes automatiques allemandes font des ravages énormes dans leurs rangs et le reste de la troupe s'arrête au croisement du champ la Charme et du chemin creux dit « *la montée* ».

### La bataille est engagée

Dans l'après-midi, une section commandée par le Lieutenant H... essaie de s'emparer du croisement des routes de LYOFFANS-MAGNY-JOBERT en progressant dans le lit de la CLAIREGOUTTE ; devant la puissance du feu ennemi, elle doit se replier : la progression sur MAGNY-JOBERT n'est pas possible tant que les Allemands tiennent la CHEVREGOUTTE et les BARAQUES.

La 2<sup>ème</sup> Compagnie progresse vers l'Eglise malgré les précautions prises par les Allemands qui ont barré le lit du Rognon pour inonder la prairie.

La 1<sup>ère</sup> Compagnie, qui doit atteindre le carrefour du monument, ne peut emprunter l'itinéraire fixé, c'est-à-dire la route : le tir du Soyeux la harcèle.



Le B.M. 4 : formé au camp de Maroua (Cameroun) en Janvier 1941 par le Commandant BOUILLON, avec des cadres arrivant d'Angleterre et de divers territoires de l'Afrique Occidentale Française regroupant des Tirailleurs venant de Gold Coast, il rejoint en Mai 1941 le Camp de Qastina en Palestine. Il prend part aux combats de SYRIE et d' ETHIOPIE (1941) puis, affecté à la 2<sup>ème</sup> Brigade, il passe sous le commandement du Lieutenant-colonel BOURGEOIS.

Il participe en 1943 aux combats de Takrouna (TUNISIE) et passe sous le commandement du Capitaine FOUGERAT. Durant la Campagne d'ITALIE, ses hommes s'emparent de Montefiascone ; le Commandant Fougerat est tué sur la route de Bolsena (juin 1944). Le B.M. 4 est engagé ensuite en Provence sous le commandement du Commandant BUTTIN dans les durs combats pour la libération de Toulon. A Moffans (FRANCHE-COMTE), il reçoit le renfort des hommes du Maquis de Chambarand venus de l'Isère. Il s'illustre ensuite en ALSACE (Col de la Chevestraye, défense de Sélestat). Renforcé par le Maquis du Midi (février 45), il fait mouvement vers le Front des Alpes où il termine la guerre.

# 25 - 26 septembre 1944 – Le Front des Vosges

## Le Bataillon de Marche n° 4 libère Lyoffans et Andornay



Lyoffans, Place du Centre,  
au carrefour de la route de Ronchamp et d'Héricourt

Une section prend alors l'ancienne voie du tram, direction la maison Grézel ; une seconde section protégée par deux chars progresse par la route.

Dans l'après-midi, un soldat se dresse sur le seuil de l'atelier Boichot (à Magny-Jobert) et dit d'un ton de désespoir : « *L'armée de Gaule est à Lyoffans* ».

Les chefs avaient dit aux soldats que les Américains allaient attaquer et ils n'avaient pas peur des Américains : « *Les Américains vont passer sur la route d'Andornay ; mais nous tirer ; eux, tous kapout !* ». Ils commencent à déchanter. (...)

### 26 septembre

Les soldats de la 2<sup>ème</sup> Compagnie du B.M. 4 ont passé la nuit dans les roseaux qui encombrent les rives du ruisseau et, à l'aube, ils attaquent la ligne de défense passant par le cimetière.

La première vague d'assaut est fauchée : les Allemands tirent sur les Français par les brèches du mur du cimetière ; d'autres, dans les trous individuels creusés dans le champ Perrin, dissimulés par les hautes herbes, couchent les assaillants des rafales de leurs armes automatiques. Il faut se replier.

Alors un char prend position au carrefour du monument et tire sans arrêt sur le cimetière. Cela ne suffit pas.

Un officier monte dans le grenier de la maison Mathey à LYOFFANS, par la lucarne il voit le cimetière, le champ Perrin ; dans les trous individuels, il distingue nettement les casques allemands.

Il appelle le servant d'un F.M., un soldat noir, et lui montre les casques : « *Je vois* » dit le soldat.

Et quelques instants lui suffiront pour abattre les occupants des abris et aussi les combattants qui cherchent à s'évader du cimetière.

Les Français repartent à l'assaut et, après de furieux corps à corps, s'emparent enfin du cimetière.

La troupe des Français est décimée. « *L'affaire du cimetière de Lyoffans a été la plus dure de toute la campagne* », dira plus tard un combattant.

Le soir même, les survivants sont relevés et les nouvelles troupes passent la nuit dans le cimetière, dans la boue, sous une pluie battante.

Pendant ce temps, la 1<sup>ère</sup> Compagnie attaque ANDORNAY.

Dans la journée du 25, les chars venant de PALANTE ont essayé de délivrer le village ; mais les pluies ont grossi le ruisseau, détrempe le terrain ; un char s'enlise ; impossible de le dégager. Pour déloger les Allemands qui tiraient sans arrêt, les Français ont envoyé sur ANDORNAY des obus incendiaires et l'incendie a anéanti plusieurs maisons.

Pour soutenir l'action de la 1<sup>ère</sup> Compagnie du B.M. 4, l'Artillerie tire sur le village. Deux nouvelles maisons brûlent.

Vers 11h, les Français occupent le bas du village. Puis c'est la lutte pour occuper le carrefour, les pertes françaises sont lourdes et les maisons sont terriblement endommagées.

Enfin, vers six heures, le haut du village est occupé à son tour.

Le village ne sera conquis qu'à 18 heures. Poursuivant son attaque vers Magny-Jobert, le B.M. 4 se heurtera alors à une vive résistance et aura 18 tués et 98 blessés.

Epuisé, il est alors relevé par le Bataillon d'Infanterie de Marine et du Pacifique du Colonel MAGENDIE.

### Marie-Claire VILLEMOT

Extraits de : *Magny-Jobert. Mon village dans la tourmente 1939-1945* in : *Bir Hakim l'Authion n° 169, Avril 1998*

### ASPIRANT RENE GEOFFROY

Mort pour la France à Andornay le 26 septembre 1944

« *La section de l'Aspirant GEOFFROY est chargée d'un pâté de maisons. Ce jeune officier est admis par les plus vieux grognards comme un baroudeur extraordinaire. C'est un vétéran de la campagne d'Italie et de la prise de Toulon, il en a vu d'autres ! De ferme en ferme, il progresse, se tenant lui-même à l'avant-garde. Une villa transformée en blockhaus résiste obstinément. GEOFFROY emmène avec lui les servants du F.M. tandis que les autres fixent la résistance. Mais l'officier et ses Tirailleurs sont repérés et le tireur au F.M., tué. Va-t-on attendre le reste de la section ? Non, le temps presse : il faut en finir avant la nuit. Et puis, on n'a jamais vu cet « aspi » se dégonfler. Il prend le F.M. lui-même et continue sa manœuvre d'un air résolu... Les Tirailleurs suivent leur chef.*

*L'ennemi tire de plus belle, l'avance continue. Mais soudain René GEOFFROY tombe, les bras en croix. Il ne bouge plus. Une balle au cœur ».*

# 25 - 26 septembre 1944 – Le Front des Vosges

## Le Bataillon de Marche n° 4 libère Lyoffans et Andornay

RETOUR A LYOFFANS EN 1990  
LES SOUVENIRS DE RENE MALDANT  
2<sup>ème</sup> Compagnie du B.M. 4  
(extraits)



Lyoffans- R. Maldant désigne la position de la 1<sup>ère</sup> Compagnie du B.M. 4 dans le verger attenant à la ferme

« Nous reprenons la route vers LYOFFANS : 360 habitants.. LYOFFANS, localité qui figure à la citation à l'ordre de l'armée du 28 juin 1945 :

« *Bataillon engagé, un des premiers, à VILLERSEXEL, où les 25 et 26 septembre, il s'empare après une lutte héroïque, sous la pluie, des villages tenacement défendus de LYOFFANS et ANDORNAY* ».

Je repense à cette journée du 25 septembre 1944 alors que notre véhicule aborde quelques tournants sur la départementale.

Le paysage n'a pas changé. Je revois ces mêmes lieux, marchant avec précaution à l'approche du village, dans le fracas de l'artillerie et le « *tac.tac* » des armes automatiques. L'allemand résistait farouchement. A la fin de la matinée nous étions arrivés à proximité des premières maisons de LYOFFANS. Ce fût une dure journée et au prix de beaucoup de pertes dans nos rangs.

Notre appui était assuré par un élément de reconnaissance du 1<sup>er</sup> Régiment de Fusiliers Marins de la Division qui ne manquait pas d'ouvrage dans ses interventions.

Vers les midi nous occupions une ferme pas très loin du carrefour formé par la départementale 438 et la 4, à l'Ouest de la localité. De cette position nous avions comme objectif, à environ 400 mètres, le cimetière du village où se trouvait l'ennemi.

Mitrailleuses légères 7,62 et mortiers de « 60 » étaient en batterie dans un verger situé près de la ferme, leurs feux dirigés vers l'ennemi.

Il était impossible de progresser sur le terrain en direction du cimetière, en raison d'une étendue à découvert à travers les prés qui nous séparaient de l'ennemi.

Plusieurs tentatives d'approche avaient été effectuées se soldant par plusieurs blessés atteints par les armes allemandes. Je me souviens de Francis JOUVE, un jeune engagé de Châteaurenard, blessé par balle à la jambe.

A la nuit, nous étions toujours sur notre position, arrêtés par la résistance ennemie. Un tour de garde fut assuré, permettant un repos sur place pour la section.

Cette nuit du 25 au 26 septembre 1944 se passa par un service de « *quarts de veille* » à chaque heure.

J'avais pris mon tour en compagnie du Sergent-chef DEVILLERS, de la 1<sup>ère</sup> section, surveillant les Tirailleurs postés en sentinelles.

Dans la nuit, au cours d'une conversation, je constatais que DEVILLERS était pessimiste, il parlait avec une sorte de prémonition, m'annonçant que c'était fini pour lui et que le lendemain serait fatal. J'essayais de mon mieux de lui remonter le moral, hélas sans résultat.

26 septembre au matin... la Compagnie doit attaquer à nouveau le cimetière. Un char des Fusiliers Marins sort du village et vient se poster à l'angle du verger où nous nous trouvons. Son tir est dirigé vers le cimetière où nous voyons par moment les pierres du mur de clôture voler en l'air. Des brèches apparaissent et nous voyons les allemands se déplacer, surpris par le tir du blindé.

Le cimetière sera arrosé surabondamment au cours de la matinée du 26 septembre. Néanmoins l'ennemi ne bouge pas sa position et résiste sans faiblir.

12 heures... l'ordre d'attaquer intervient.

La première section commandée par le Lieutenant MARY, l'adjoint étant le sergent-chef DEVILLERS, partira en tête à l'assaut du cimetière.

La progression se fera en empruntant le vallonement situé au Sud. Les hommes disparaissent l'un après l'autre, à travers la végétation. Au bout d'un moment nous les voyons réapparaître au bas du terrain découvert. Les Allemands réagissent, tirant les premiers sur les voltigeurs. De notre position, nous soutenons l'attaque par le tir sur l'ennemi des mitrailleuses et le tir courbe des mortiers.

A l'aide de jumelles, je suis la progression par bonds successifs, les Tirailleurs essayent d'approcher du cimetière.

# 25 - 26 septembre 1944 – Le Front des Vosges

## Le Bataillon de Marche n° 4 libère Lyoffans et Andornay

Tout à coup, un blanc tombe au milieu du groupe de tête, c'est DEVILLERS. Il est à terre, ne bouge plus, est-il blessé ? De notre position, la cadence du tir s'est accentuée. Une deuxième section s'en va renforcer la première.



Lyoffans, R. Maldant désigne le cimetière où se trouvait l'ennemi

Les « S.S. » allemands ne veulent à aucun prix céder le terrain. Certains de leurs blessés, dans leurs trous, continuent à se battre. Ce sont les Tirailleurs, à l'aide de grenades, qui feront cesser leur combat.

Peu après, nous faisons mouvement, empruntant toujours le vallonement pour renforcer les deux sections. L'ennemi se replie au-delà du cimetière, sur la route 4, vers Andornay et Frédéric-Fontaine.

Nous arrivons sur le terrain découvert, pas très loin du cimetière, plusieurs corps sont étendus, sans vie. La mort n'a pas épargné les attaquants. DEVILLERS a été atteint d'une balle au cœur. Son visage est reposé, rigide. Près du mur de clôture du cimetière, nous découvrons des allemands tués dans leurs trous et sur leurs armes.

Quel spectacle dans ce cimetière, un tableau de désolation, les tombes sont écrasées, des cercueils sont ouverts. Ainsi les anciens morts se sont éteints une nouvelle fois. La guerre continue inlassablement. »

*Bulletin trimestriel de l'Association des Anciens de la 1<sup>ère</sup> D.F.L. des Bouches du Rhône n° 78, 1990*

### René MALDANT (1921-2007)



René Maldant est né le 16 septembre 1921 à Lyon. Il s'engage le 14 février 1941, incorporé au 6ème R.T.S. puis au 16ème R.T.S. avec lequel il rejoint l'Italie. Affecté au B.M. 4 le 28 mai 1944, il participe alors à toutes les campagnes de ce bataillon : Italie, débarquement de Provence, vallée du Rhône, Lyon, Vosges, Alsace, Authion.

Il s'intéresse très tôt aux Anciens de la 1<sup>ère</sup> D.F.L. Dès 1969, il est secrétaire et trésorier du Comité de la Stèle, dont il deviendra le Président, mais il est aussi le Président de la section Bouches-du-Rhône de l'Amicale de la 1<sup>ère</sup> D.F.L.

Il se dévoue sans compter pour faire connaître la 1<sup>ère</sup> D.F.L. et est l'initiateur de

nombreuses stèles (La Garde, Le Pradet, Remoulins, Alès, Aix-en-Provence, Châteaurenard, Port Saint-Louis, Lyoffans).

Commandeur du Mérite national, Médaille militaire, Croix de Guerre.



### LE CAPORAL MARDOCHI KNAFOU

Mort pour la France à LYOFFANS

le 25 Septembre 1944

par Maurice PAULHIES (B.M. 4)

C.P. : DDM -

Martine Lecaudey

« 52 ans après, n'est-il pas normal et excusable que certaines précisions manquent dans nos souvenirs, ceux-ci en devenant plus flous mais aussi plus nostalgiques ?

Pourtant, c'est une certitude : les liens qui unissaient les membres de notre petite unité furent d'une qualité exceptionnelle. Tissés au cours d'années à lutter côte à côte, renforcés par la détermination, la volonté de réaliser ensemble l'objectif de notre engagement : la libération de la France, la paix semble les avoir rompus. Avec elle, notre existence changea de cours.

Quand sonnèrent les cloches de la victoire, nous fûmes d'abord ébahis à l'idée de devoir la construire loin de la mort et de son cortège de mitraille, de bombardements, de cadavres, de blessures et souffrances atroces.

Mais comment oublier ?

L'autre jour, il fut question du sujet du prochain concours scolaire sur la Résistance et la Déportation (qui devrait s'intéresser aux « immigrés » dans la Résistance). Comme chaque fois que j'entends le mot « immigré » ma pensée se porte vers ces cimetières d'Italie où dominent les croix surmontées d'un croissant ou de l'étoile de David et, immédiatement, les visages de certains camarades surgissent.

Ceux-là n'étaient pas de nationalité française : Tunisiens, Hongrois, Tchèques, Marocains, Italiens, Espagnols, Tirailleurs d'Afrique, etc., ils portaient le même uniforme marqué de la croix de Lorraine de la 1<sup>ère</sup> D.F.L. KNAFOU fut de ceux-là.

Courtaud mais bien planté sur ses jambes, le calot bleu curieusement placé de travers au-dessus de ses yeux sombres brillant dans un visage expressif au teint mat, toujours curieux de tout, avec sa façon naïve d'avouer son ignorance ou ses craintes face aux « intellectuels » du groupe, humble par conséquent, d'une gentillesse et d'un dévouement à toute épreuve : voilà comme je me le rappelle.

Mon carnet de route porte à la date du 25 septembre 1944 : « Knafo tué, aujourd'hui. Maziore blessé. Sommes consternés. »

# 25 et 26 septembre 1944 – Le Front des Vosges

## Le Bataillon de Marche n° 4 libère Lyoffans et d'Andornay

Notre bataillon peinait pour prendre Lyoffans. Comme toujours, les compagnies de tête restaient en relation avec le P.C. grâce aux lignes téléphoniques que déroulaient, au fur et à mesure de l'avance, les gars de la section « transmissions » (*nous ne disposerons qu'un peu plus tard des petits postes de radio américains*).

Ce sont les mêmes qui s'occupaient des appareils de campagne installés aux extrémités. Ainsi, en cas de besoin, pouvaient être alertés rapidement les mortiers de la Compagnie d'Accompagnement, l'Artillerie divisionnaire, ou acheminés le matériel, les renforts nécessaires et les responsables se tenir au courant de la situation « à l'avant ».



Marsouins de la C.C. du B.M. 4 en Italie.

*Knafou est le 5<sup>ème</sup> en partant de la droite. C.P. : Maurice PAULHIES*

Chacun appréciait l'importance capitale du travail de nos camarades. Et nous comprenions pourquoi - *a posteriori* - le Commandant FOUGERAT avait veillé à ce que cette section soit traitée de façon prioritaire dans son recrutement, son instruction et son organisation matérielle (*dès la Tripolitaine*).

Ce jour-là, les gars exténués n'arrivaient plus à tenir le coup. Les mortiers allemands semblaient s'acharner sur les lignes qu'il fallait aussitôt courir réparer.

Plusieurs étant hors de combat, l'Adjudant-chef commençait à manquer de monde. Il demanda encore un volontaire. Celui-ci n'ignorait pas les risques encourus. Ce fut KNAFOU. Livide, il enfonça un peu plus son casque anglais et partit le long de la ligne : il ne devait pas en revenir vivant.

Pour mieux comprendre, il faut se rappeler le climat d'Afrique du Nord sous le régime Pétain : le racisme prospérait.

Nous savions tous que Knafou, petit juif Marocain, bien qu'il soit soutien de famille, s'était engagé avant l'âge d'incorporation pour « *gagner* » la nationalité française. Dans son esprit, la Croix de guerre lui assurerait cette naturalisation et c'est pour la mériter que ce petit bonhomme - *en réalité tout le contraire d'un foudre de guerre* - se conduisit en héros.

On peut lire sur l'annuaire de la 1<sup>ère</sup> D.F.L. consacré aux morts du Bataillon de Marche n°4 : *Knafou Mardochi - Caporal, le 25 septembre 1944*. Je crois que c'était Mardochée. Peu importe d'ailleurs.

Vous devinerez maintenant ce que m'inspire et à qui je pense lorsque j'entends le mot « *immigré* ».

*Maurice PAULHIES, un du B.M. 4.*



**Maurice PAULHIES né en 1923.**

A Carmaux où il habite, le jeune Maurice Paulhiès et quelques-uns de ses camarades provoquent les autorités en peignant des slogans gaullistes ou en perturbant des cérémonies officielles. Ces adolescents ne se rendent pas compte du danger, un des leurs sera déporté pour de tels faits et décédera à Buchenwald. Envoyé au Lycée de Tunis pour poursuivre sa formation d'élève-maître, il se fait remarquer par son refus d'entrer dans les organisations de jeunesse pétainistes. En novembre 42, on annonce le débarquement des Américains mais ce sont les Allemands qui arrivent à Tunis, Maurice Paulhiès rejoint alors Béjà à l'Ouest de Tunis en même temps que les premiers parachutistes anglais et part à la recherche des Gaullistes.. Mais c'est dans l'Armée française obéissant au général Giraud qu'il est mobilisé. Il déserte pour s'engager dans l'armée des Français libres qu'il rejoint à 20 ans, fin mai 43. Entraînement en Tripolitaine, puis la 1<sup>ère</sup> D.F.L. est engagée au Garigliano où elle force le passage au prix de lourdes pertes. Epuisé par une jaunisse, Maurice Paulhiès refuse de rester à l'hôpital et participe au débarquement de Provence du 16 août 44. Il retrouve enfin le sol de France. La progression de l'armée vers le Nord est stoppée en Alsace dans la région de Sélestat et ne reprend qu'au prix de combats extrêmement meurtriers. Au printemps 1945, l'unité de Maurice Paulhiès est chargée de prendre les positions retranchées que les Allemands ont conservées dans le Mercantour (Sud des Alpes). Le 8 mai 45, c'est la victoire, mais il est le seul sous-officier encore en vie parmi ceux partis avec lui de Tripolitaine.

# 25 - 26 septembre 1944 – Le Front des Vosges

## Le Bataillon de Marche n° 4 libère Lyoffans et Andornay

### LES ARTILLEURS EN LIAISON AVEC LE B.M. XI DANS LE SECTEUR DE LYOFFANS



le 26 septembre 1944  
par Paul MORLON (1<sup>er</sup> R.A.)

« Le 25 septembre, en position à LYOFFANS. Attaque du B.M. 4 sous une pluie froide. Le jour d'après je suis en liaison auprès du B.M. XI qui doit s'emparer d'une ferme fortement tenue par les Allemands au milieu d'une petite clairière.

Une compagnie du Bataillon en tient la lisière Sud-Ouest, à une cinquantaine de mètres des bâtiments.

A la moindre tentative, les Allemands bien protégés tirent aux armes automatiques et stoppent toute progression. Les mortiers du bataillon sont insuffisants pour neutraliser la ferme.

LANGLOIS me demande un tir d'artillerie pour la démolir. Cela pose un problème : pour casser les bâtiments, qui sont solides, il faut du 155 mm, le 105 n'est pas assez puissant. Or le règlement « *l'artillerie au combat* » prévoit, que pour un tir à obus de 155 mm au voisinage de troupes amies, ces dernières doivent être à 500 mètres pour éviter tout risque.

LANGLOIS :

*- Pas question de faire reculer mes Tirailleurs, car les Boches prendront leur place ! Je me fous de ton règlement. J'ai reçu l'ordre de prendre la ferme, c'est impératif et je m'attends à de la casse. Si un de tes obus tombe un peu court et cause des dégâts à la compagnie, tant pis, mais les autres auront tué des Chleuhs.*

*- Bon, d'accord, je demande à l'A.D. qu'une pièce du groupe lourd soit mise à notre disposition.*



Xavier LANGLOIS  
Commandant du B.M. XI

*Je te prête ROUGE, il réglera en fumigène (obus qui n'est pas dangereux, sauf si on le reçoit directement sur la fiole), puis passera en explosifs et « inch Allah » ! N'importe comment, ta compagnie recevra des éclats et il peut y avoir un peu de casse.*

*- Je la prends à mon compte. Cela fera moins de mal que les armes automatiques qui, elles, ne pardonnent pas. Venez, ROUGE !*

Et ils partent rejoindre le Capitaine de la compagnie et, avec lui, sa section de tête.

L'A.D. grogne un peu, discussion, finalement BERT m'accorde une pièce du groupe CRESPIN. Planqués dans un fossé à la lisière de la clairière, LANGLOIS, son Capitaine, le Lieutenant chef de section et ROUGE : ce dernier règle en fumigène, puis passe en obus explosifs. Les obus craquent fort, plusieurs frappent les bâtiments. Les Allemands, au courant du règlement de l'Artillerie française, se précipitent en avant.

Pas de chance, ils sont reçus par des tirs de mitrailleuses, fusils mitrailleurs et fusils. Les Français ne jouent plus le jeu ! Les rescapés s'enfuient vers l'arrière tandis que, dès l'arrivée et l'éclatement du dernier obus, nos marsouins se portent en avant, occupent la ferme et la totalité de la clairière sans casse. De gros éclats d'obus étaient toutefois tombés sur la Compagnie, sans dommage pour le personnel. Ce jour-là, le Dieu des Armées était pour LANGLOIS et pour ROUGE. Le prestige de l'Artillerie s'accroît à la Brigade ».

Paul MORLON

### APRES ANDORNAY, LA PRISE DE LA COTE 327

par le général Yves GRAS (B.M. 21)



« Le 26 septembre, l'opération s'élargit à tous les villages situés à l'Ouest de la Forêt de CHERIMONT. Toute la 2<sup>ème</sup> Brigade entre en action sous le commandement du Lieutenant-Colonel BAVIERE.

Il remplace le Colonel GARDET muté, on ne sait trop pourquoi, à Limoges. Le B.M. XI enlève sans difficultés LOMONT dans l'après-midi. (...)

Chassés d'Andornay, les Allemands s'accrochent de part et d'autre du village : au Nord sur la cote 327 et au Sud dans Magny-Jobert.

Dans l'après-midi, BROSSET engage la 4<sup>ème</sup> brigade et le Colonel RAYNAL prend le commandement du secteur d'attaque de la Division.

Le B.M. 21, amené en camions jusqu'à PALANTE, débarque sous le feu de l'ennemi.



Georges Bavière  
C.P. : Ordre de la  
Libération

# 25 et 26 septembre 1944 – Le Front des Vosges

## Le Bataillon de Marche n° 4 libère Lyoffans et Andornay

Il a pour mission d'attaquer les villages de Clairegoutte et de Frédéric-Fontaine. Mais il doit d'abord enlever la COTE 327, d'où l'ennemi tire encore sur ANDORNAY. Le B.I.M.P., de son côté, se chargera de prendre Magny-Jobert.

Le général BROSSET, suivant son habitude, se multiplie sur la ligne de combat. Il est suivi, cette fois, d'un groupe de correspondants de guerre qu'il amène à Palante, la base de départ du B.M. 21.



Eve Curie : With Free French  
C.P. : The Telegraph

Avec eux se trouve Eve CURIE.

« Je vais vous faire assister à une attaque d'infanterie » leur dit-il. Devant eux s'étend, comme un décor de théâtre, un large glacis entièrement dénudé, barré par un ruisseau en crue, puis montant en pente douce vers la cote 327.

Pendant que l'Artillerie se déchaîne, la 2<sup>ème</sup> Compagnie du Capitaine MARNAY débouche à 16 heures et se déploie sur le glacis en formation d'attaque. De PALANTE, où les blindés du 8<sup>ème</sup> Régiment de Chasseurs d'Afrique et des Fusiliers Marins sont embossés pour l'appuyer, on suit leur mouvement comme au spectacle. Isolément ou par petites colonnes, bien alignés, les Tirailleurs en imperméable vert olive et casque plat marchent vers le rideau d'éclatements et de fumée qui coiffe le haut de la colline. Ils ne courent pas, ne se couchent pas quand les balles claquent au-dessus de leurs têtes. Ils marchent sans hâte, pesamment, mais irrésistiblement vers la ligne invisible de l'ennemi. Lorsque le tir d'artillerie cesse, le mouvement s'accélère jusqu'à la crête. Puis on entend des rafales, des explosions, des cris, on voit des silhouettes sombres s'agiter sur la grisaille du ciel, courir de droite et de gauche, disparaître derrière la crête, d'autres surgir du sol les mains en l'air. 27 prisonniers sont capturés.

Tout s'est passé comme à la manœuvre. Mais à la 2<sup>ème</sup> Compagnie, le sous-lieutenant BARJOU, un Cadet de la France libre, et quatre sous-officiers ont été tués.

A sa gauche, la 3<sup>ème</sup> Compagnie, qui progresse vers Clairegoutte le long de la route, a déjà disparu de la vue des spectateurs de Palante.

La prise d'Andornay et de la cote 327 a contraint les Allemands à se replier vers les GRANDS BOIS ».

Yves GRAS, B.M. 21



LE GRAND BOIS PRES DE LYOFFANS  
LE 29 SEPTEMBRE 1944  
par un Lieutenant du Génie

« *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien...* » Pour nous autres Sapeurs-démineurs, ce pain-là est bien souvent de la tolite\*, sans compter le rata normal du biffin au combat, balles traîtresses et mortiers de tous calibres. Ce pain-là est plutôt indigeste en ce sens que lorsqu'il explose malencontreusement, le goût vous en passe pour longtemps. Et le mitron qui le pétrit est un fin compagnon ; connaissant toutes les ficelles du métier, il en met même trop souvent des ficelles... Il vous fournit une marchandise revêtant les formes les plus variées et parée de couleurs les plus engageantes ; et à quel prix dérisoire ! Il suffit de se baisser pour la prendre. Mais c'est en général là que commence le danger... et quelquefois le drame. Je vais vous en conter un entre des centaines, hélas ! ...

29 septembre 1944. Une équipe de démineurs fut détachée pour éclairer la route de nos obusiers automoteurs, « *les éléphants* », que montent nos vaillants pompons rouges. Préparatifs rapides : détecteurs, grappins et câble, tresse blanche, hachettes, scies, quelques pétards pour détruire les mines irrecevables...

En route ! il est 13 heures, et il fait beau.

Un bois de hautes futaies mystérieuses, de fayards et de chênes : c'est le « GRAND BOIS ». Une route y pénètre et disparaît : celle de Lyoffans à Héricourt, tenue par l'ennemi. La reconnaissance part, patrouilles à gauche et à droite de la route, sous-bois. A 50 mètres devant le premier char, le chef d'équipe s'avance, l'œil prompt à distinguer la moindre anomalie qu'il signale à ses hommes.

Le reste de l'équipe suit, piquant le sol, vérifiant chaque mètre de terrain. Tout objet peut être une embûche et cacher sous une forme anodine une mine ou un piège : bidon individuel, bouse de vache, débris de planche, taupinière, emballage de carton, piquet de buis, que sais-je encore.

\* tolite : dérivé nitré du toluène, produisant un explosif de grande puissance

# 25 et 26 septembre 1944 – Le Front des Vosges

## Le Bataillon de Marche n° 4 libère Lyoffans et Andornay

Après 300 mètres la route est barrée par un énorme abattis\*\*. Il est piégé évidemment.

Nos Sapeurs, avec des mains de chirurgien, extirpent de cet entrelacs de branches plusieurs grenades et quelques mines à *Shrapnell*. L'un d'eux se coule parmi les branches à la recherche d'autres cochonneries du même genre. « *Holzmine ! R.Mi 431* » dit la voix du chef d'équipe, et chacun pense « *Saleté* ». L'abattis fait 30 mètres de profondeur et nos Sapeurs sont là-dedans, marquant chaque mine, neutralisant chaque piège. Saleté, car la *Holzmine* est un engin de circonstance, fabriqué avec des planchettes clouées et que la moindre humidité rend dangereuse ; la *R.Mi 431* est si mauvaise que l'ennemi lui-même en défend le relevage à ses propres sapeurs. D'ailleurs deux cadavres de pionniers allemands en témoignent sur le bas-côté. Chacun travaille vite et avec précaution. Calme impressionnant. C'est une chance qu'il n'y ait pas de tireurs d'élite comme ils ont l'habitude d'en placer à bonnes distances de ces obstacles ; et c'est un bonheur aussi qu'aujourd'hui leur artillerie soit aussi paisible ; juste quelques rafales de loin en loin pour éprouver la résistance de vos nerfs au moment critique où vous neutralisez la mine.

Soudain, dans un fracas monstrueux, pour une fraction de seconde, l'abattis devient buisson ardent. Une explosion formidable projette à une hauteur considérable de noirs débris, des pierres, et pousse dans l'air une colonne de fumée impressionnante. Il faut cinq bonnes minutes pour qu'on puisse deviner l'abattis au travers d'un noir rideau irrespirable. Le secours s'organise.

On retire le cadavre du chef d'équipe qui gisait dans le fossé, un Sapeur grièvement blessé et deux autres gravement « *soufflés* ». Des deux derniers on ne parvient à retrouver que la valeur d'une brouettée de chair déchiquetée. Tout, alentour, porte des marques sanguinolentes. « *Pauvres types ! Manque de pot !* » est l'oraison funèbre.

Mais déjà la 2<sup>ème</sup> équipe arrive pour continuer le déminage ; il faut que les « *éléphants* » passent. »

*Le Lieutenant M. du 1<sup>er</sup> Bataillon du Génie, Revue de la France Libre n° 25, Février 1950*

\*\* abattis : terme lié à la fortification désignant un obstacle constitué des branches d'arbres étendus en rangs, avec les dessus affilés dirigés à l'extérieur, vers l'ennemi. Les arbres utilisés sont habituellement entrelacés ou ficelés pour les maintenir ensemble. Les abattis sont utilisés seuls ou en combinaison avec des enchevêtrements de fil et d'autres obstacles.



Des anciens de Haute Saône devant la stèle de Lyoffans  
Source : Bir Hakim l'Authion n° 166 - Juillet 1997



Plaque commémorative au cimetière de Lyoffans comportant la liste des soldats morts pour la France des Unités de la 1<sup>ère</sup> D.F.L. dans les combats de la Libération de : Andornay, Lyoffans, Magny-Jobert, Moffans et Palante

B.M. 4 - B.I.M. - B.M. 21 - 1<sup>er</sup> R.F.M. -

### BIBLIOGRAPHIE

- Magny-Jobert. Mon village dans la tourmente 1939-1945, par Mme Marie-Claire Vuillemot in : Bir Hakim l'Authion n° 169, Avril 1998 [Lien](#)
- Le culte du souvenir. Témoignage de René MALDANT (B.M. 4) in : Bulletin trimestriel de l'Association des Anciens de la 1<sup>ère</sup> D.F.L. des Bouches du Rhône, n° 78, 1990 [Lien](#)
- Compagnons comtois. Guy SCAGGION. Les Dossiers d'Aquitaine, 2011
- Français libre. B.M.5, 1<sup>ère</sup> D.F.L. Alexis LE GALL. Ed. à compte d'auteur
- KNAFOU, par Maurice PAULHIES (B.M. 4) in : Bir Hakim l'Authion n° 168, Janvier 1998
- Souvenirs d'un officier d'artillerie coloniale. Colonel Paul MORLON. Bookpole, 2001
- Les sapeurs démineurs de la 1<sup>ère</sup> D.F.L. in : Revue de la France Libre n° 25, Février 1950
- En route avec la 1<sup>ère</sup> D.F.L. : vers Belfort (A.D.F.L.) [Lien](#)
- Les combats de la 1<sup>ère</sup> D.F.L. en Franche-Comté. Général Saint Hillier [Lien](#)
- La 1<sup>ère</sup> D.F.L. Les Français Libres au combat. Général Yves GRAS. Presses de la Cité, 1983

Blog Division Française Libre [Lien](#)  
Fondation B.M. 24 - Obenheim [Lien](#)